


**Paul  
Claudel**  
**Conversations  
dans le  
Loir-et-Cher**

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD











## PRÉFACE

*LES pages que je me souviens aujourd'hui de tirer d'un délaissement prolongé aux feuilles de périodiques disparus<sup>1</sup> ont été écrites à ces moments d'intervalle et de vide que laissent entre elles mes « saisons » diplomatiques dans les régions ultramarines : l'occasion en fut quelque bivouac au fond d'un vague château de la Sologne ou de l'Isère, une percherie au milieu de l'électricité et de la neige au plus haut d'une tour New Yorkaise et ce que la boule Pacifique peut laisser de liberté à la plume et à la pensée d'un virtuose de la longitude<sup>2</sup>. Tout ce qui s'agit de souvenirs et d'idées hétéroclites dans la tête d'un voyageur comme les clous dans une calebasse mexicaine, tout ce qui peut s'arranger entre elles d'accrochements arbitraires, est assez bien représenté, comme du coq à l'âne, par la conversation intempestive et disjointe qu'entretiennent à la faveur d'une promenade sur l'eau ou d'une panne d'automobile quelques pèlerins de cet itinéraire éternel qui va de nulle part à n'importe où.*

*Si le lecteur a la pertinacité ou l'indiscrétion de se mêler lui-même à ce pique-nique hasardeux de propositions, — aux attitudes offensives ou défensives que provoqueront chez lui ces voix à la recherche l'une de l'autre, aux réserves, développements et annotations qu'il se sentira invité à souscrire, il comprendra qu'il n'y a malgré tout qu'un seul sujet sur la table. Je l'appellerai cet art pour les hommes de vivre ensemble, avec tous les perfectionnements ou dégradations que comportent le temps et les circonstances<sup>3</sup>. Une bizarre commission puisant de tous côtés les éléments de sa compétence envisage successivement ou pêle-mêle ces groupes humains qui sont la famille, la maison, le*

*château, la petite ville, l'usine, le gratte-ciel et la civilisation qui s'épanouissait en un mélange de ciment et de fumée de l'autre côté de l'Atlantique en cette fabuleuse année 1929. Une certaine imagination à demi ironique de l'avenir finit par se mêler à ce tapis coulant et diapré de phrases. Les linéaments incertains d'une espèce de ferme coopérative et les perspectives qu'offrent désormais pour la transformation de la terre entière en un seul jardin ou paradis ces ressources illimitées que la machine place à notre disposition. Horizons qui s'achèvent en rêverie.*

*Parmi les groupements humains que l'auteur étudie, il en est un qu'il avait oublié et qui paraît aujourd'hui recueillir la faveur la plus générale de l'Humanité : c'est le bain<sup>1</sup>.*

Bruxelles, le 11 décembre 1934.



## JEUDI<sup>1</sup>

Jeudi au mois de Juillet. Une terrasse devant un petit château adossé à la forêt de Russy près de Blois<sup>2</sup>. Un grand cèdre bleu de l'Atlas se dresse au milieu d'une vaste pelouse ou plutôt prairie non fauchée entourée d'un côté par les murs de la ferme et du potager, de l'autre par de hautes charmilles entrecoupées de vases blancs, et derrière, qu'elles préparent, la forêt. Une longue allée de tilleuls va là-bas rejoindre le Loir-et-Cher qui coule à l'extrémité de la propriété.

FURIUS.  
FLAMINIUS.  
ACER.  
CIVILIS.

FLORENCE, *une musicienne.*  
PALMYRE, *une actrice et*  
*danseuse*<sup>3</sup>.

FLAMINIUS. — Un de mes amis qui est directeur d'une compagnie d'assurances a essayé quelque chose autrefois dans le sens de vos idées. Dans quelques-uns de ses immeubles, construits pour les ménages ouvriers, la Compagnie avait prévu des services coopératifs, une blanchisserie commune par exemple. Ah ! là là ! Les femmes faisaient toute espèce de plaisanteries et d'observations malveillantes sur le linge que leurs compagnes apportaient. Il faut laver son linge sale en famille.

FURIUS. — Vous-même agissez avec moi comme ces commères. A peine ai-je mis le pied dans la buanderie que vous me rembarrez d'une bourrade en pleine poitrine, et je reste là, ne sachant plus que faire de cet énorme paquet fumant entre mes bras dont on ne m'a pas dit à moi-même ce qu'il contient. Vous savez trop cependant l'attrait qu'ont pour moi toutes opinions à la mienne opposées et mes propres convictions diminuent à mesure que je les exprime.

PALMYRE. — Il est impossible de mentir d'une manière plus honteuse et plus effrontée.

FLORENCE. — C'est d'autant plus drôle de voir Furius nous vanter les bienfaits de la coopération et d'une vie sociale plus intense et plus étroite que pas un homme n'a l'air de tirer moins de plaisir de ses semblables. Il faut le voir dans une compagnie, tout maussade et rencogné, n'intervenant dans la conversation que par des plaisanteries saugrenues et des coups de boutoir, quand ce n'est pas une de ces gaffes profondes auxquelles le génie naturel ne suffit pas. Il y faut la collaboration d'une puissance occulte.

FURIUS. — Vous avez parfaitement raison, cette puissance malicieuse et hostile qui est mêlée à la naissance de tout Lorrain. Mon père déjà avait la même disposition insociable et féroce. Il ne tolérait pas l'étranger. Il avait fait de sa famille un cercle fermé où l'on se disputait du matin au soir comme au sein d'un conseil municipal. Personne moins que moi n'a supporté la camaraderie. Personne n'a plus souffert du collègue et de la grande ville. Personne n'a humé avec plus de délice le bon air d'anarchie qu'on respirait en France dans les années 90<sup>e</sup>.

PALMYRE. — N'a-t-il pas changé quelque peu à son avantage en vieillissant ?

FLORENCE. — Je n'en suis pas sûre. Nous possédions, autrefois, une part dans un grand château de la famille où dix personnes jusqu'à nous vivaient dans l'indivision la plus heureuse. N'aurait-il pas dû être satisfait ? N'est-ce pas là cette vie commune qu'il nous vante avec cette révoltante hypocrisie spéciale aux idéologues ? Il a fallu nous séparer.

FLAMINIUS. — Le code Napoléon l'approuve, qui déteste l'indivision.

FURIUS. — Mais pas moins, avant de pousser plus avant, je dois vous prévenir que je me réserve avec fermeté le droit de me contredire.

FLAMINIUS. — Tant que vous voudrez ! pourvu que ce ne soit pas tout à fait dans la même phrase.

FURIUS. — Et de me répéter, bien entendu.

ACER. — Aussi. Et d'employer comme tout le monde l'argumentation rotative, à la recherche de l'idée comme un chien qui court après sa queue.

FURIUS. — Et non seulement de suivre courageusement la ligne droite entre les bornes kilométriques et les mètres cubes de pierres cassées, mais de procéder par

voie de lacet, spirale, déviation latérale, parenthèses concentriques, saut et cheminement dans le vide. Bref, d'abandonner le chemin aussitôt que vous commencez à voir ennuyeusement où il mène. En un mot de porter la discussion sur un terrain qui comporte non seulement deux dimensions, mais trois<sup>6</sup>.

CIVILIS. — Nous réclamons pour nous-mêmes ces simples commodités sans lesquelles il n'y aurait pas de conversation possible. Autant demander à une armée de s'engager sur un chemin non frayé sans ses parcs de pontonniers et son matériel portatif.

PALMYRE. — Laissez-le se contredire et affirmer avec insolence que toutes les opinions vers la vérité sont des points de départ équivalents. Il ment ! Ce qui lui manque en logique, il le retrouve en obstination. L'idée primitive sous les variantes reparaît comme une cicatrice au milieu des auréoles successives et comme la tache de sang sur le mouchoir de lady Macbeth sous le carbonate et l'eau de Javel.

FURIUS. — Vous ne m'arrêterez pas ! Je suis bien décidé à aller jusqu'au bout de mon idée tête-bêche sans me laisser arrêter par rien. Une contradiction qu'on vous oppose, quand on ne peut pas passer à travers on passe dessous. Il sera toujours temps de la démolir une fois qu'on se sera mis subtilement de l'autre côté.

FLAMINIUS. — Il est bien vrai. Une contradiction, il n'y a qu'à ne pas s'en apercevoir.

PALMYRE. — Simplement elle sert à faire rejaillir et écumer gracieusement l'idée comme une souche dans un courant.

FURIUS. — Que me reproche après tout c'te dame ? Que me reprochez-vous tous ? Que je suis insociable ? que je n'aime pas à être touché ? et que la conversation de mes semblables, quand ils n'ont rien à me dire, m'accable ? Qu'est-ce que ça prouve ? Suis-je le seul homme qu'ennuient les choses inutiles ? Elles ennuient tout le monde. Mais moi elles me causent une espèce de désespoir !

PALMYRE. — En ce cas il n'y aurait d'intéressant que la conversation d'affaires<sup>7</sup> ?

FLORENCE. — Et comment les gens s'apercevraient-ils de leur existence si nous n'allions chez eux la leur vérifier de temps en temps, sur le coup de cinq heures ?

ACER. – Furius lui-même serait bien attrapé s'il lui manquait ce cercle d'yeux ronds et ces bouches avec une feuille de laitue ou de jambon entre les dents qui lui sont nécessaires pour qu'il monte sur son trépied.

FURIUS. – Ce n'est pas une feuille de laitue, c'est le journal fraîchement imprimé ou un trognon de livre qu'on a jeté au milieu de nous et que nous rongeons tous chacun par un bout comme une famille de lapins.

ACER. – Êtes-vous sûr que cela aussi n'est pas une nécessité, une espèce de fonction sociale ? Quand je vois ces grandes feuilles fraîches sortir de la machine rotative et ces bottes qu'on empile et qu'on enfourne dans les camions et dans les trains et que des petites mains avides, de toutes parts déjà, vont détacher dans les kiosques et dévorer lettre à lettre, il me semble que j'assiste à quelque chose d'aussi comestible et indispensable qu'une magnanerie quand on apporte les mannes de feuillages pour le repas des vers à soie. La mastication, l'absorption et la digestion quotidienne de l'univers par la connaissance ! La constitution de cette espèce d'état collectif et compensé, supérieur d'un degré à peine par le grain grossissant qui, dans des cellules plus ou moins innombrables, en menace l'équilibre, à la conscience et qu'on appelle l'opinion. C'est là dedans que plongent nos gouvernements démocratiques comme de grossiers flotteurs\*.

CIVILIS. – N'est-il pas curieux en effet que la conversation et l'alimentation soient des actes inséparables et, dès que l'on est plus de deux, que l'on ne puisse causer qu'autour d'un verre ou d'une tasse avec des morceaux de quelque chose dans son assiette ?

ACER. – Et comment, dès lors, ne pas être intéressé par l'idée de ces millions de tables, de cafés, de salons, de boutiques et de caboulots, comme autant d'établissements où s'effectue tant bien que mal le raccordement des nouvelles du jour et de nos intérêts particuliers ? Même la banalité et la monotonie des réactions ne sont pas plus décourageantes pour l'observateur que la rangée, à perte de vue, des crochets d'une machine qui se soulèvent tous à la fois et qui font une maille. (En réalité il y a une diversité infinie.) C'est la frange de la vie qui avance et qui se dessine.

FLORENCE. – Pour moi le modèle d'une conversation agréable, c'est celle des grenouilles la nuit autour d'une

mare, ces commentaires sur le temps où l'on sent toute l'autorité de l'expérience, ces commérages un peu confus mais égayés d'une heureuse saillie de temps à autre, d'une remarque appropriée.

PALMYRE. — La conversation est toujours beaucoup plus intéressante à suivre pour un étranger qui peut l'écouter comme un petit concert. Il y a un fond de violons qui vont leur train à petit bruit comme une bouillotte sur le feu, avec l'éclat au beau milieu d'un rire musical ou strident. Il y a le bourdonnement des grosses boîtes qui vont se cogner avec maladresse à l'un ou l'autre des groupes concertants et qui, en se taisant tout à coup, donnent au simple murmure l'importance d'une sérénade. Il y a des toux, des déchirures criardes. Il y a une certaine petite flûte à la fois si fausse et si juste qu'il est impossible de refuser une réponse à ses questions insupportables. Il y a des reprises, un certain thème dont il est impossible de se débarrasser, toutes les ressources de la musique de chambre.

ACER. — Ces dialogues aussi d'une réponse mensongère avec une question déloyale.

FLAMINIUS. — Nos ancêtres essayaient de guider et canaliser tout cela au moyen des petits jeux et des comédies de salon.

FURIUS. — Pour moi je continue à dire que les gens ensemble auraient à tirer l'un de l'autre beaucoup mieux que de la musique.

PALMYRE. — Nous n'arriverons pas à lui brouiller la voie.

FURIUS. — Toutes ces réunions dont vous parlez ne sont pour moi que la morne répétition par des amateurs d'une pièce dont on n'arrive pas à trouver le scénario.

CIVILIS. — C'est le socialisme qui va le trouver ?

FURIUS. — Le socialisme suppose la question résolue. Ce n'est pas de mettre les hommes en vrac tous ensemble qui est difficile, c'est de tâcher moyen qu'ils s'arrangent au lieu que de se faire du mal. La vie commune est un art très difficile à apprendre. Pas étonnant que je m'y sois montré personnellement si malpropre ! Une combinaison aussi simple que celle d'un homme avec une femme, vous voyez combien il est rare que ça réussisse.

CIVILIS. — C'est pour cela que vous nous en proposez de compliquées ?

ACER. – Mais peut-être elle échoue simplement parce qu'elle est trop pauvre. Ce n'est pas complet. Autour du ménage de Werther et de la Bovary mettez-moi une république de moutards. Aussitôt cela devient quelque chose d'indivisible et d'inextricable.

FLAMINIUS. – Mais alors tout de suite nous nous heurtons à ces parois étroites que nous fait la vie moderne. Écoutez-moi un moment.

ACER. – Et moi aussi j'ai tout plein de choses à dire à ce sujet. Si vous voulez bien me laisser une heure ou deux, je m'en débarrasserai à votre profit.

FURIUS. – Je vous demande pardon, mais c'est moi qui ai demandé la parole le premier; j'ai un petit bouton au bout de la langue qui va me faire mourir si vous n'écoutez pas ce que j'ai emmagasiné dans mon armoire depuis quarante-cinq ans !

CIVILIS. – Espérez un coup que ça sera mon tour !

FLORENCE. – Palmyre, passe-moi cette petite guitare hawaïenne dont tu ne fais rien. Pendant qu'il parlera, je m'amuserai avec les anges. Ça l'empêchera de s'emballer. Une petite note juste de temps en temps, cela empêche d'oublier la critique. Une goutte d'azur.

ACER. – Si j'ai bien compris l'idée de ce furieux, c'est que la vie des hommes les uns dans les autres est un art, un art très long et délicat à apprendre ! Pour cet art il faut un instrument. Et c'est cet instrument précisément que j'ai construit et que je voudrais sans retard vous expliquer. Pourquoi nous raconter un tas de choses inutiles ?

CIVILIS. – Et d'abord il y a un certain paradoxe à nous parler de la nécessité soi-disant qui pousserait les hommes entre eux à chercher des compositions plus riches, alors que nous voyons que les plus anciennes même et les plus fortes, comme la famille, s'en vont en mie et poussière.

FLAMINIUS, *faisant claquer ses doigts*. – Ici veuillez noter que je retiens un numéro, une espèce de coupe-file, pour vous parler de la famille quand je jugerai le moment convenable. La famille disiez-vous...

CIVILIS. – ... se dissout et se rétrécit. En Amérique les gens vivent à l'hôtel par unités, dans des espèces de bulles, avec le confort moderne, louées pour une nuit, et l'autre jour, près d'Arpajon, j'ai vu construire des cabanes qui ne comportent qu'une chambre et demie,

quelque chose d'assis sur sa propre défécation, de vraies coques de bernard-l'hermite.

FURIUS. — C'est ce qui doit se passer sans doute quand des arrangements nouveaux se préparent. Il faut démolir la carapace et revenir aux éléments.

CIVILIS. — Je doute de cette théorie. Une forme naît toujours d'une autre forme. Mais que peut-on faire avec du sable ?

FURIUS. — On peut faire du ciment.

CIVILIS. — J'aime mieux le marbre et le travertin.

FURIUS. — Vous n'êtes pas dégoûté ! Mais laissez un peu travailler le tas humain et vous allez voir bientôt quel jus calcaire il va sécréter, quel épouvantable ectoplasme, dont il faudra bientôt que vous vous accommodiez, que cela vous plaise ou pas.

CIVILIS. — Pour moi toute la maçonnerie moderne est une entreprise de subdivision et de réajustement à la mesure de l'individu. Comme l'habillement des femmes s'est simplifié jusqu'à la chemise et des hommes jusqu'à l'étui, la cagna moderne est telle qu'on puisse en toucher avec la main, sans bouger de place, toutes les parois. La prison, c'est quelque chose de si bon pour un positiviste qu'il faut pouvoir en vérifier amoureusement la peau intérieure à tout moment. « Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve. » Il faut qu'on ne puisse tenir là dedans que soi tout seul.

FURIUS. — Vous touchez un cas extrême. Mais l'appartement moderne, celui que nous habitons tous à Paris, est le résultat du même rabougrissement. Prenez la grande maison de famille carrée, telle que nos aïeux y vivaient, au large entre la cour et le jardin avec tous ses organes et services largement et glorieusement installés, le salon, la salle à manger, les chambres, la cuisine, le grenier, la cave, la lingerie, la bibliothèque, la buanderie, la galerie, la nursery, les domestiques : on a essayé de comprimer tout cela sur un seul étage comme on met une frégate dans une bouteille. Du salon on peut suivre par l'odorat toutes les péripéties de la cuisine et le cataclysme des cabinets s'intercale dans le piano.

ACER. — De là vient la laideur de l'architecture moderne, spécialement de ces immondes petites villas des environs de Paris. La laideur est toujours l'effet d'une dégénérescence, d'un rabougrissement.

FURIUS. — Ce rabougrissement n'est que l'image de celui dont souffre la famille moderne.

FLAMINIUS. — N'oubliez pas que j'ai pris un numéro !

FURIUS. — Prenez-la telle qu'elle existe encore en Extrême-Orient ou même en province et dans les pays créoles. Outre les rapports obligatoires entre les parents et les père et mère, voyez quelle riche gamme de tons unissait les ascendants, les alliés, les collatéraux, toute la diaprure des cousins et cousines, sans parler des par-rains, des témoins au mariage et de nos domestiques. Tout cela avait besoin les uns des autres.

FLORENCE. — Grand Dieu !

PALMYRE. — De tous les progrès modernes, le plus avantageux est certainement celui qui nous a débarrassés de la famille.

FURIUS. — La famille est la base de cette commune sur qui repose la civilisation de l'Est.

PALMYRE. — Joli modèle à nous proposer !

FURIUS. — Tout de même aucune construction ne se passe de l'élément transversal qui repose sur les éléments verticaux parallèles et qui les réunit.

PALMYRE. — La belle-mère par exemple<sup>9</sup>.

FURIUS. — J'allais précisément vous en parler.

PALMYRE. — Faites-nous l'éloge de la belle-mère chinoise.

FURIUS. — Volontiers. Le Chinois, cet observateur intelligent de la réalité qui a créé ces instruments naïfs et parfaits qui sont la godille, la brouette à roue médiane et le fourneau à cuire le riz, a remarqué que la Providence, dans la société comme dans la nature, a toujours mis le remède à côté du danger et qu'il n'y a qu'à les rapprocher pour qu'ils travaillent l'un sur l'autre à la satisfaction générale. Ainsi l'insecte et le parasite qui lui est approprié. Mais ici je laisse la parole à Civilis qui va nous faire son développement bien connu sur l'intellectuel.

CIVILIS. — Tout le monde convient que le fléau des sociétés, c'est l'intellectuel.

FLAMINIUS. — Qu'appellez-vous l'intellectuel ?

CIVILIS. — J'appelle intellectuel un inadapté. Remarquez que sous un régime quelconque le nombre des gens intéressés à maintenir ce qui existe est infiniment plus grand que celui des gens intéressés à le détruire. Paysans, industriels, commerçants, fonctionnaires, artistes, sa-



vants, ouvriers eux-mêmes, pères de famille, tout cela a besoin de l'avenir, d'un milieu calme et qui soit à peu près demain ce qu'il est aujourd'hui. C'est pourquoi l'art de gouverner les hommes, si l'on fait abstraction de l'idéologie, est le plus facile qui existe. Il n'y a qu'une classe dangereuse, c'est celle des intellectuels, c'est-à-dire des gens qui possèdent un instrument pour lequel il n'y a pas emploi<sup>10</sup>.

ACER. — Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. On pourrait dire aussi que l'élément incertain et dangereux pour un État est précisément celui qui sert à maintenir l'ordre, c'est-à-dire la police et l'armée, — et qui dès lors se croit le droit de choisir lui-même ses chefs. J'ai lu quelque part que le régime le plus habituel de l'humanité est celui du despotisme tempéré par l'assassinat. Il faut croire que c'est celui qui lui convient le mieux. Voyez la Chine et l'Orient, rappelez-vous l'Empire Russe faisant suite à celui de Byzance et de Rome.

CIVILIS. — Ne me troublez pas avec vos objections frivoles. Je parle de ce sourd élément de mécontentement dont les coups de force ne sont que la traduction accidentelle. L'intellectuel est le mécontent et le critique en quelque sorte organique, professionnel. Comment le rendre inoffensif ? Par où le prendre et quel est son point faible ?

PALMYRE. — La vanité.

CIVILIS. — Voilà. La vanité est le manche de l'intellectuel par quoi nous en faisons ce que je veux. C'est ce qu'avaient parfaitement vu les Chinois avec cet esprit naïvement pratique et réaliste dont nous parlait Furius. Tous les ans, dans chaque province, on faisait la conscription des intellectuels, de tous les sujets de chaque génération qui avaient manifesté un goût pour les idées, et à l'époque des grandes chaleurs, quand on fait les révolutions, on les enfermait soigneusement dans de grands enclos percés de sept puits à l'image de la Grande-Ourse et on leur donnait du papier et de l'encre. Chaque matin on leur apportait la provende, des charades à deviner, des rébus, des mots croisés, des thèmes littéraires, par exemple une composition comportant un grand nombre de citations et d'allusions historiques, une dictée de phrases difficiles, un sonnet en vers holorimes ou palindromes, car tout le monde sait que la contrainte

est le poivre de l'esprit et le principal ingrédient de la beauté<sup>11</sup>. On installait de grandes discussions pour savoir s'il est permis de faire rimer le singulier avec le pluriel. Tous les jours on emportait quelques cadavres. Autant de gagné. Sans compter que c'est rare si la peste ou le choléra ne faisait pas de temps en temps un grand nettoyage. Et vous savez, pas d'entente possible entre eux ! Comme ils étaient concurrents, ils se détestaient tous. C'est magnifique ! Pardonnez-moi, mais devant tant de simplicité et de génie, je ne puis retenir un cri d'enthousiasme !

PALMYRE. — Et ceux-là finalement qui avaient passé les examens, que leur donnait-on ?

CIVILIS. — Ils n'avaient jamais fini ! Il y avait toujours d'autres examens ! Il y a de vieux crétins qui continuaient à passer des examens jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans !

PALMYRE. — Mais encore ?

CIVILIS. — Ceux qui avaient passé les examens, on leur donnait des plumes de paon, des boutons de cristal, des colliers de clous de girofle et des médailles d'or en chocolat. On ne leur donnait pas de fonctions publiques, car les fonctions publiques en Chine ont toujours appartenu à ceux qui les achetaient, — ou seulement juste assez pour entretenir l'illusion et pour intéresser le jeu. Mais on leur tirait des pétards et ils avaient le droit de rentrer au village sur un cheval à trois pattes. Après quoi ils se remettaient au travail. Le village en était fier et les entretenait. C'était le scribe dont parlent les papyrus égyptiens. S'il fallait un spécialiste pour quelque malhonnêteté, c'est à eux qu'on s'adressait.

FURIUS. — Grâce à ce magnifique système, la Chine vécut en somme tranquille pendant les siècles classiques.

CIVILIS. — Ce furent les Européens, après la révolte des Boxeurs, qui jugèrent intelligent de supprimer les examens. Aussitôt tout péta.

FURIUS. — Je reviens à la belle-mère qui est une invention non moins épatante. Un homme, à l'égard d'une femme, sera toujours brutal, maladroit et faible. Ses occupations l'appellent dehors, il vit dans un monde auquel elle demeure étrangère et qu'il ramène et garde avec lui, autour de lui comme une enveloppe impénétrable. La femme reste seule, négligée et sourdement

mécontente, et, de plus, dans nos ménages modernes sans enfants, oisive.

FLAMINIUS. — Il faut avoir des enfants.

ACER. — Sur ce sujet aussi je pourrais parler jusqu'après-demain midi.

FLORENCE. — Rien de tel qu'un célibataire pour avoir des théories sur les enfants.

FURIUS. — La découverte des Asiatiques est celle-ci : il n'y a rien de tel qu'une femme pour venir à bout d'une autre femme.

FLAMINIUS. — Vous avez raison, mais n'allons pas si vite ! et pour en revenir à ce que nous disions des intellectuels et de l'Empire romain...

FURIUS. — Il ne s'agit pas d'intellectuels, il s'agit de belles-mères !

FLAMINIUS. — Je veux prendre la défense des intellectuels ! Ils représentent dans l'État quelque chose de nécessaire, de dangereux et de bienfaisant, cet esprit de critique et de démanègeaison, cette garantie contre le sommeil, ce mécontentement radical, cet approvisionnement électrique.

FURIUS. — Assez ! assez ! bouchez-le !

CIVILIS. — L'électricité, selon vous, serait donc une espèce d'état d'éréthisme de la matière, montée jusqu'à l'attaque de nerfs...

ACER. — Bouchez ! bouchez ! bouchez !

FLAMINIUS. — Oui, cher ami, cette *eris*, juste ça dont parlent les vieux Grecs et qui est le ressort de la vie, à condition que l'on sache l'accommoder<sup>13</sup>.

CIVILIS. — Je comprends. C'est ainsi que les Erinnyes sont devenues les bonnes déesses, gardiennes du foyer et du saint lieu domestique.

FURIUS. — Et précisément qu'est autre chose la belle-mère dont nous parlons que cette espèce d'Erinnye familiale ? Elle est là quand le mari n'y est pas, entourant la nouvelle venue de sa haine et de son affection, de sa jalousie infiniment plus clairvoyante, plus patiente et plus efficace que celle de l'homme. Autour de l'étrangère elle est le pouvoir d'adoption et d'absorption de l'ancienne famille. Elle fournit tout le nécessaire : l'ennemie, l'auxiliaire, la conseillère, le tyran, la confidente, l'intermédiaire. Elle enrobe et assimile la nouvelle venue. Elle monte la garde. Le mari peut aller en toute sûreté à ses affaires.



# Paul Claudel

## Conversations dans le Loir-et-Cher

“...Tout ce qui s’agite de souvenirs et d’idées hétéroclites dans la tête d’un voyageur comme les clous dans une calebasse mexicaine, tout ce qui peut s’arranger entre elles d’accrochements arbitraires, est assez bien représenté, comme du coq à l’âne, par la conversation intempestive et disjointe qu’entretiennent à la faveur d’une promenade sur l’eau ou d’une panne d’automobile quelques pèlerins de cet itinéraire éternel qui va de nulle part à n’importe où.”

“Si le lecteur a la pertinacité ou l’indiscrétion de se mêler lui-même à ce pique-nique hasardeux de propositions, - aux attitudes offensives ou défensives que provoqueront chez lui ces voix à la recherche l’une de l’autre, aux réserves, développements et annotations qu’il se sentira invité à souscrire, il comprendra qu’il n’y a malgré tout qu’un seul sujet sur la table. Je l’appellerai cet art pour les hommes de vivre ensemble, avec tous les perfectionnements ou dégradations que comportent le temps et les circonstances...”

Paul Claudel



9 782070 701919



84-VI A 70191 ISBN 2-07-070191-3  
Extrait de la publication

28 FF tc